

Corrigé Habiter les espaces ruraux des mondes indiens

Deux erreurs fréquemment rencontrées : traiter des espaces ruraux des MI et non de l'habiter ; limiter les espaces ruraux à l'agriculture, et leurs problèmes à l'urbanisation. Les principaux problèmes sont cependant 1) la méconnaissance de la notion d'habiter, 2) des connaissances insuffisantes pour analyser le sujet et développer les idées. Il est nécessaire de maîtriser les connaissances du cours et les notions-clés. Vous devez connaître quelques exemples très précis (cours, colles, lectures) ainsi que quelques indicateurs essentiels.

<https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/espace-rural-espaces-ruraux>

<https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/habiter-habitant> et Olivier Lazzarotti, « Notion à la une : habiter », Géoconfluences, décembre 2013. <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/habiter>

Analyse du sujet :

L'objet du sujet = les espaces ruraux des Mondes indiens => il faut définir ce qu'on entend par espace rural – le pluriel indiquant la diversité – et caractériser les espaces ruraux (ER) des Mondes indiens (MI). **MAIS le sujet comporte le verbe Habiter** => il faut donc analyser l'action d'habiter et les pratiques sociales des acteurs qui habitent les ER, leurs interactions entre eux, et avec ceux dont l'action influence cet habiter.

Les définitions des termes du sujet sont le point de départ de la réflexion. Pensez à mobiliser les termes proches : ex : habiter => habitat / habitation, habitant, habitable, habitabilité – et les termes opposés : espaces ruraux -> espaces urbains. Voir les définitions à la fin du corrigé. Faites la liste des **notions-clés**.

Emergence, développement, mondialisation, urbanisation, Révolution verte, civilisation du riz, intégration, vulnérabilité, changements globaux, transition, aménagement, ruralité, mobilités, migrations, exode rural,

Introduction :

Accroches possibles :

Citation : « L'Indien moyen est un campagnard. » (*L'Inde, du développement à l'émergence*, de F. Landy et A. Varrel, 2015) ou encore « La ruralité structure les mondes indiens sur le temps long, qu'il s'agisse de la profondeur historique des sociétés paysannes (Landy, 2011) ou des paysages agricoles construits. » (C. Loïzzo dans *Mondes indiens*, Atlande 2025) qui permettent d'introduire la place de l'habiter rural dans les mondes indiens (cf <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/ruralite>).

Article: « L'Inde oubliée des villages », *Le Monde*, 2023¹ : l'article suit un chauffeur privé à Delhi lors de son retour bi-annuel dans son village d'origine, Sail, dans l'Etat himalayen de l'Uttarakhand, en Inde, situé à 12h de route (seul moyen possible) de Delhi. « Sail, c'est un endroit éloigné, très retardé, très pauvre, qui n'offre pas d'avenir, mais c'est là d'où je viens », dit le chauffeur, qui espère revenir vivre dans son lieu de naissance qu'il a quitté afin de subvenir aux besoins de sa famille restée, elle, au village. L'article décrit un mode de vie contraint par l'isolement, le manque de services de soins, de commerces, d'infrastructures, la pauvreté, d'une communauté vivant de façon traditionnelle – mariage au sein de sa caste, agriculture, population essentiellement féminine car les hommes ont migré pour travailler. Cependant le village est raccordé à l'électricité depuis 2016, la route asphaltée a remplacé la piste qui menait au village sur les derniers kilomètres, annonçant d'autres changements grâce à cette modernisation, qui risque aussi d'accélérer les départs vers Delhi. (Autre article tiré de la série de reportage du Monde en juin 2025 au Pakistan, en Inde, au Népal et au Bhoutan sur les transformations dues au changement climatique et aux projets d'infrastructures dans l'Himalaya : « Faute d'eau dans le haut Himalaya indien, « les villages se dévitalisent et les traditions se perdent » ».) Ces articles illustrent l'adaptation de ces populations rurales à leur espace, qu'elles ont transformé par l'aménagement des terrasses pour leurs cultures par exemple, et le lien identitaire entre elles et leur territoire – mais aussi les mutations spatiales provoquées, imposées par le gouvernement indien (la construction d'infrastructures de transport, de barrages), l'essor du tourisme international ou encore le changement climatique, qui bouleversent ce lien. Le sujet proposé, « Habiter les espaces ruraux des mondes indiens », invite à analyser les aspects, évolutions et enjeux (socio-culturels, économiques, politiques) des relations des populations rurales avec l'espace qu'elles habitent. Il y a là une évidence à s'intéresser aux espaces ruraux des Mondes indiens : dans cette macro-région qui rassemble l'Inde, le Pakistan, le Népal, le Bhoutan, le Bangladesh, le Sri-Lanka et les Maldives, la population est encore aux deux-tiers rurale, même si ces pays ont entamé leur transition urbaine. Cela représente plus d'un milliard deux cent quarante millions de personnes, l'Inde à elle seule rassemble plus d'un quart de la population rurale mondiale ! Les espaces ruraux peuvent être définis comme des espaces anthropisés profondément modifiés par les sociétés, sans être pour autant entièrement artificialisés. J. Lévy et M. Lussault, dans leur *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (2013), parlent d'« espaces dont la faible densité relative de peuplement laisse une large place au champ et à la forêt dans l'utilisation des sols, mais pas nécessairement à l'agriculture dans l'économie comme dans la société. » Dans le contexte de l'Asie du Sud, les espaces ruraux présentent une grande diversité de paysages, de peuplement et de populations mais évoquent d'abord des espaces de densités élevées et des paysages façonnés par l'agriculture, en particulier la riziculture, depuis des millénaires. La ruralité structure donc fortement les mondes indiens. L'agriculture occupe encore une part significative des populations rurales dont les conditions, les modes de vie et les mobilités sont aussi largement liés à cette activité et au milieu

¹ https://www.lemonde.fr/international/article/2023/04/11/l-inde-oubliee-des-villages-sail-c-est-un-endroit-eloigne-tres-retarde-tres-pauvre-qui-n-offre-pas-d-avenir-mais-c-est-la-d-ou-je-viens_6169008_3210.html
https://www.lemonde.fr/planete/article/2025/06/26/faute-d-eau-dans-le-haut-himalaya-indien-les-villages-se-devitalisent-et-les-traditions-se-perdent_6615930_3244.html

dans lequel elles vivent. Comme concept, « habiter » a été exploré, notamment, par la philosophie d'Heidegger qui en a fait une activité primordiale, constitutive de l'être humain (habiter = « être au monde »). Habiter, en géographie, désigne le processus de construction des individus et des sociétés par l'espace et de l'espace par l'individu, dans un rapport d'interaction voire un rapport ontologique qui les relie : l'homme habite l'espace et réciproquement. Habiter, c'est, d'après O. Lazzarotti, faire avec l'espace, s'y adapter et se l'approprier afin de le rendre adapté à ses besoins. Par conséquent il y a des modes d'habiter les espaces ruraux différents selon les pratiques des individus et des sociétés dans l'espace. Les habitants sont des acteurs territoriaux par leurs activités et mobilités. L'habiter a donc une dimension multiscalaire, il peut concerner la grande échelle : de l'espace privé – l'habitat, le logement, les mobilités à courte distance et durée – à l'espace public et collectif – le territoire des habitants, le village, la ville par exemple. Les pratiques des sociétés rurales et les espaces ruraux sont l'objet de nombreuses recherches, de celles de Francois Durand-Dastès (*Le Monde Indien, Géographie universelle*, Belin-Reclus, 1995) à celles de Blandine Ripert et Olivia Aubriot sur les villages népalais (années 2000-2020), ou de sociologues comme Joël Cabalion, dont l'article « La valeur de l'existence paysanne. Naya Ambhora, un village de déplacés en Inde centrale », (*Justice spatiale*, n°7, janvier 2015) montre les effets d'un projet de barrage sur des populations du Maharashtra.

(contextualisation) De fait, voir ces populations figées dans leur mode d'habiter serait une erreur. En effet, les espaces qu'elles habitent sont en pleine transformation, car ils s'insèrent dans des espaces nationaux et régionaux en mutation. Les mondes indiens connaissent depuis plusieurs années une forte croissance économique grâce notamment à leur intégration dans la mondialisation. L'urbanisation s'y accélère, portée par les métropoles millionnaires mais aussi, en particulier en Inde, par une urbanisation subalterne (M.H. Zerah), par l'industrialisation et la tertiarisation. Les Etats sont des acteurs-clés de la modernisation, par la mise en œuvre de politiques économiques (libéralisation économique) et de politiques d'aménagement (infrastructures de transport...) soutenues par les acteurs économiques. Les espaces ruraux sont inégalement touchés et transformés par ces mutations, qui s'accompagnent d'un développement humain bien réel mais inégal. De surcroît, le changement climatique (les changements globaux) qui affecte particulièrement l'Asie du Sud bouleverse à la fois les espaces ruraux et le facteur d'identité qu'est la mousson (Delacroix, 2023). Quels sont les impacts de ces mutations sur les populations rurales, leurs pratiques, leurs modes de vie et leur lien à l'espace ? Participent-elles à ces mutations ou les subissent-elles ? Les habitants des espaces ruraux du « quasi-continent indien » (Durand-Dastès) peuvent-ils encore y vivre et les habiter si le lien réciproque (le processus de construction des individus et des sociétés par l'espace et de l'espace par l'individu) est rompu ? C'est bien là l'enjeu majeur, qui nous fera nous demander : (problématique) **Dans quelle mesure les mutations liées à l'émergence des mondes indiens modifient-elles les manières d'habiter les espaces ruraux et leur habitabilité, dans un contexte de changement climatique ?**

(Annonce du plan)

I. LA MAJORITE DE LA POPULATION VIT DANS LES ESPACES RURAUX DES MONDES INDIENS, SELON DES MODES D'HABITER QUI REFLETENT LA DIVERSITE DES ESPACES ET DES SOCIETES RURALES

Les espaces ruraux d'Asie du Sud abritent encore la majorité de la population dans cinq des sept Etats, cette ruralité importante se conjugue de diverses manières en fonction des milieux et des sociétés, qui présentent cependant des éléments d'unité dans leurs modes d'habiter.

1. La majorité de la population des mondes indiens vit dans les espaces ruraux et pratique l'agriculture.

Un des plus grands foyers de peuplement rural de la planète avec plus de 1,24 milliards de ruraux, soit 64 % de la population de l'Asie du Sud. A part aux Maldives et au Bhoutan, habiter un espace rural est encore le fait de 60 à 80 % de la population des Etats qui partagent un rapport fort avec le milieu naturel.

- Des populations très dense dans la majorité des espaces ruraux, hormis quelques zones moins densément peuplées.

Avec plus de 1,24 Mds d'habitants, dont 900 millions en Inde, les espaces ruraux sont des espaces pleins, comme le montrent les densités rurales en Inde, en moyenne de 280 h/km² en 2014, ce qui est inférieur à la densité moyenne du pays mais sur les terres labourables elle est d'environ 850 h/km². La plaine indo-gangétique est l'une des concentrations de pop° rurale et agricole la plus forte au monde : l'ensemble des plaines entre la frontière du Pakistan et le delta du Gange, d'une superficie de 470 000 km², accueille 325 millions d'habitants, soit une densité rurale de près de 700 h/km². « C'est là l'une des plus grandes nappes continues de population rurale (et agricole) du monde, d'un type qui ne s'observe guère qu'en Asie orientale.”² L'Uttar-Pradesh (224 M d'habitants) et le Bihar plus de 100 M (2011) ont des densités dépassant 1000 hab/km². Le Bangladesh a l'une des densités rurales les plus élevées au monde avec environ 1200 h/km² en 2022. Seuls les déserts, comme celui de Thar au Rajasthan, et les régions montagneuses de l'Himalaya présentent des densités plus basses, inférieures à 20 h/km² dans les Etats indiens himalayens comme l'Arunachal Pradesh (malgré ses 1,4 M d'habitants !).

- Une majorité de ces ruraux partage la pratique de l'agriculture.

Des densités anciennes liées à la riziculture : dès le IV^e s. Avant notre ère, l'Inde représentait déjà 20 % de la pop° mondiale. Le peuplement de ces espaces s'inscrit dans un temps long et un rapport étroit avec le milieu. Des géographes comme P. Gourou ou F. Durand-Dastès ont montré le lien entre la diffusion de la riziculture avec contrôle de l'eau et les fortes densités = civilisation du riz. Riziculture est, et a été longtemps développée au maximum dans les plaines pluvieuses où l'on trouve les plus fortes densités, comme au Bengale et dans la plaine indo-gangétique puis s'est diffusée grâce à l'irrigation dans des régions moins favorables du point de vue des conditions naturelles. On la retrouve du Pakistan au Sri-Lanka. De ce fait, la relation à l'espace est marquée par la place de la

² François Durand-Dastès, « [Les hautes densités démographiques de l'Inde](https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/le-monde-indien-populations-et-espaces/articles-scientifiques/les-hautes-densites-demographiques-de-linde) », Géoconfluences, mars 2015. <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/le-monde-indien-populations-et-espaces/articles-scientifiques/les-hautes-densites-demographiques-de-linde>

mousson, véritable facteur d'unité et d'identité. Si « l'Asie des moussons » (J. Sion 1928) désigne les espaces du Pakistan jusqu'au Japon, les mondes indiens sont les seuls espaces encore perçus par leurs rapports aux flux et aux précipitations de mousson (A. Tissut, manuel atlande 2025 p53) qui organisent les calendriers agricoles et de ce fait les migrations saisonnières traditionnelles qui se font d'un territoire à l'autre en fonction des travaux des champs, des dates de récolte ou de semailles, ou des régions d'agriculture pluviale vers celles irriguées, ou des montagnes vers les plaines.

La mousson est aussi l'un des déterminants du calendrier des fêtes religieuses dans de nombreuses sociétés rurales. Au Népal chaque année, une célébration est consacrée à l'arrivée des moussons qui marque le début de la saison de plantation du riz. Célébrée à la fin du mois de juin, cette fête se déroule dans les rizières de tout le pays et permet de participer à la cérémonie inaugurale de plantation de riz, célébrée au son de la musique traditionnelle. *Dasain* ou *Durga Puja* (l'offrande à Durga), la grande fête qui vénère la déesse Durga, victorieuse du Mal en terrassant le démon-buffle se situe à la fin de la mousson et marque la transition avec une saison nouvelle, prometteuse de récoltes abondantes. *Durga Puja* est l'une des fêtes hindoues les plus célébrées au Bangladesh. Ainsi la mousson est un facteur d'identité et d'unité des populations rurales sur une large partie de l'Asie du Sud, une "matrice historique et culturelle des mondes indiens" (Atlande p.373)

- De ce fait beaucoup de paysages organisés autour et par l'eau :

Des sociétés agraires qui ont donné naissance à des paysages agricoles : rizières en terrasses ou en plaine, champs de céréales mais aussi plantations de thé ou coton, vergers qui traduisent une maîtrise du milieu naturel, une exploitation de ses potentialités et une capacité à en surmonter les contraintes, en particulier par l'irrigation. Ainsi les aménagements hydrauliques organisent l'espace ; parfois très anciens (baolis -> XIe siècle) "**Paysages humanisés**" : **expression de Pierre Gourou**. Une main-d'œuvre agricole encore nombreuse et très féminine, comme dans les plantations de thé du Sri-Lanka ou d'Inde, à Darjeeling notamment ; au Pakistan, l'agriculture est le moyen de subsistance pour plus d'un tiers de la pop° (2020, Bureau pakistanais des statistiques), 45 % en Inde. Les villages sont organisés autour des activités agricoles et des aménagements hydrauliques permettant l'irrigation et l'alimentation en eau domestique : diguettes, digues, canaux d'irrigation, étangs, puits, fontaine... L'agriculture en Inde rurale n'est pas seulement une occupation ; c'est un mode de vie. La terre a une immense signification culturelle, économique et émotionnelle. Il est à la fois une source de revenus et un symbole de statut social. La propriété de la terre est assimilée au pouvoir et au prestige social.

2. Une ruralité mais des modes de vie et des pratiques qui diffèrent en fonction des milieux naturels et des communautés

La variété des milieux autant que la diversité culturelle des populations engendrent une diversité des modes d'habiter et des représentations de la nature, une adaptation différenciée aux conditions naturelles, une transformation inégale des espaces par leurs habitants

- Les populations rurales ont adapté leur mode de vie au milieu naturel : Insularité, delta du Gange- Brahmapoutre / sociétés des montagnes himalayennes / du plateau du Deccan / désert du Thar

Dans les régions sèches ou au contraire très forestières, des peuples nomades ou semi-nomades en Inde :

Gonds – tribu majoritairement nomade, appelée aussi « Koytoria » ; vivent surtout dans le Madhya Pradesh, Chhattisgarh, l'Est du Maharashtra, le Nord de l'Andhra Pradesh et l'Ouest de l'Orissa

Rabari – caste de bétail nomade, aujourd'hui majoritairement semi-nomade (sédentaires après la saison des pluies) ; présents dans le Gujarat, le Punjab et le Rajasthan

Changpas – tribu pastoraliste semi-nomade, originaire du Changtang, vivant principalement au Ladakh et dans la partie occidentale du Tibet

Un exemple de société rurale au Népal : les Tamang (cf Blandine Ripert, « Un processus de mondialisation observé à l'échelle locale au Népal central : transformations agricoles, économiques, politiques et sociales au bout du monde », Géoconfluences, mars 2015.

<https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/le-monde-indien-populations-et-espaces/articles-scientifiques/un-processus-de-mondialisation-observe-a-lechelle-locale-au-nepal-central>

Aux Maldives : En 2015, on estimait que 54% de la population vivait en milieu rural, taux tombé en dessous de 40 % en 2025 (Banque mondiale), les populations rurales se sont adaptées au milieu insulaire et vivent essentiellement de la pêche et de la culture de la noix de coco et autres cultures arboricoles.

Bangladesh : L'adaptation aux crues : construit sur le delta du Gange, du Brahmapoutre et de la Meghna (=> 10 % de sa superficie est situé à moins d'un mètre d'altitude, 80% à moins de 10m), le pays est victime d'inondations désastreuses, notamment lorsque se cumule la montée des eaux de l'ensemble du bassin GBM (Gange Brahmapoutre Meghna). Près de 10 millions de Bangladais habitent sur la centaine d'îles fluviales et littorales (chars) du pays. Même lorsque seulement deux des trois fleuves sont en crue, les inondations peuvent être dévastatrices. 20% à 30% des terres sont régulièrement inondées, aussi les populations sont-elles « habituées » à vivre avec les crues, d'autant qu'étant donné la forte densité de population et le nombre élevé de paysans sans terre, les populations défavorisées sont forcées de s'installer là où les risques d'inondation sont très élevés. Celles-ci entraînent des destructions plus ou moins importantes mais elles n'occasionnent pas systématiquement de déplacement de population. (Kholiquzzaman Ahmad, Q. (2006).

Changement climatique, inondations et gestion des crues : le cas du Bangladesh. Hérodote, no 121(2), 73-94. <https://doi.org/10.3917/her.121.0073>). Les crues annuelles du fleuve inondent les plaines du pays et déposent des sédiments riches en nutriments, ce qui favorise la fertilité des sols. Les agriculteurs bangladais tirent profit de ces inondations pour cultiver du riz, principale culture vivrière du pays et construisent leurs habitations sur les terres les plus élevées.

- Religion : hindous / musulmans / minorité chrétienne / tamouls =>

=> Grande diversité des 640 000 villages en Inde, du gros bourg du Penjab aux petits villages et hameaux du Madhya Pradesh. Svt, au coeur du village, une place, avec des temples et un banian (arbre sacré abritant les divinités du village où l'on vient prier), un puit ou une fontaine à pompe où les femmes viennent chercher l'eau, faire leur vaisselle... de grandes maisons, des castes dominantes, construites en dur, montrant des signes de richesses, parfois modernes (béton, toit plat en terrasse), et des maisons plus petites, des castes inférieures, en briques, terre, feuilles de cocotier ou chaumes de paille, une ou deux pièces avec une cour plantée d'arbres fruitiers. Les

dalits, adivasis, pop° immigrées vivent à l'écart du noyau villageois dans des cabanes ('2000 : programme du gvt pour remplacer les huttes par des petites maisons), mais la croissance démographique annule parfois cette ségrégation spatiale avec la constructions de maison entre les deux. L'école, le bureau du Panchayat, les ateliers, magasins ou petites usines sont ds le centre ou en périphérie, le long de la route principale, et les étangs-réservoirs (tanks ou talab) et puits creusés (baolis) autour du village servent traditionnellement à pêcher, faire boire le bétail ou pour les usages domestiques des pop° des hameaux –la plupart des villages disposent d'un réseau de distribution municipal ms en général restreint au centre. Presque tous les villages sont électrifiés, mais le fonctionnement est déficient en raison du manque de fonds publics , de la corruption, des vols de courant et coupures. Les champs occupent la majeure partie de l'espace. (source : Marius, Monot Bréal 2015).

⇒ **L'organisation de l'espace reflète aussi l'identité propre des communautés habitantes.**

Points commun = des sociétés restées plus traditionnelles dans leur mode d'habiter que les pop° urbaines

3. Inégalités de développement et pauvreté conjuguées

Des populations qui sont très dépendantes du milieu et souffrent d'une plus grande pauvreté par rapport à la ville, inégalités socio-éco selon les castes, les diverses professions (artisans, agriculteurs, commerçants, fonctionnaire,...) manque d'infrastructures, de services publics

- Une pauvreté rurale plus marquée que pour les habitants des espaces urbains : cf indices de développement, de pauvreté... accès à l'eau et à l'assainissement, prévalence des maladies infectieuses,... Les inégalités se reflètent dans l'occupation et la maîtrise de l'espace et des ressources : exemple de l'eau dans le village de Mandu, Madhya Pradesh (cf Olivia Aubriot et Anne Casile, « Quand la course à l'irrigation vide les étangs », *Études rurales* [En ligne], 211 | 2023, mis en ligne le 02 janvier 2026, consulté le 25 janvier 2026. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/30965>)

ou exemple des maisons richement décorées des musulmans du Tamil Nadu qui affichent ainsi leur richesse due à l'émigration dans les pays du Golfe (mais aussi leur religion avec des croissants peints sur les façades), et des maisons décorées des commerçants népalais.

Les catégories marginalisées, dalits et populations tribales, ont moins d'opportunités d'échapper à leur condition qu'en ville.

- Les populations souffrent plus souvent de l'insuffisance voire de l'absence des services publics et des infrastructures de transport (cf l'article cité en introduction), soit du fait de l'incurie de l'Etat, soit à cause d'un milieu contraignant : ex des populations des Maldives, certaines populations sont très isolées car les échanges entre les différentes îles se font par voie maritime ou aérienne, ce qui rend la desserte mais aussi l'approvisionnement aléatoires, en fonction des conditions climatiques et de la possibilité de construire des infrastructures aéroportuaires.

- Grandes disparités entre les populations habitant les espaces ruraux, en fonction de leur situation géographique : les régions isolées versus les régions littorales ou des grandes vallées bien connectées.

II. HABITER DES ESPACES EN MUTATION

Les modes d'habiter ont été transformés par les modernisations agricoles des années 1960-1980, l'émergence économique de la fin du XXème /du début du XXIème siècles : les liens entre les campagnes et les villes se sont développés par des échanges et des circulations à différentes échelles.

1. Les réformes agraires et agricoles qui transforment les modes de vie des paysans mais accentuent les inégalités

Sous le Raj britannique jusqu'en 1947 les populations sont pauvres, l'insécurité alimentaire manifeste (dernière famine en Inde en 1942-1943) => un inégal accès à la terre, une forte dépendance des cultures à la mousson. La nécessité d'assurer la sécurité alimentaire et une meilleure répartition foncière sont les priorités lors des indépendances.

- Les réformes agraires pour redistribuer les terres

Les réformes agraires comme les Land Ceiling Acts des années 60-70 en Inde, où celles du Pakistan et du Bangladesh entre 1959 et 1972 redistribuent des terres pour donner la possession des outils de production à ceux qui les utilisent au quotidien. Il s'agit alors de s'appuyer sur une agriculture familiale, de créer des emplois rémunérateurs et de réduire la pauvreté.

Ces réformes n'ont cependant pas permis une redistribution générale, l'émiettement foncier demeure encore aujourd'hui une des causes du maintien de la pauvreté en Asie du Sud.

- Les révolutions vertes ont modifié l'habiter des paysans

Parallèlement aux réformes agraires se mettent en place de nouvelles politiques agricoles. La première révolution verte se développe dans les années 1960-1970 en Inde, au Pakistan, au Bangladesh et au Sri Lanka pour assurer la sécurité alimentaire.

Quatre piliers sont déployés: adoption de variétés à haut rendement, consommation accrue d'intrants en particulier des engrais et des pesticides , développement de l'irrigation par la grande hydraulique avec la constructions de nombreux barrages- considérés par Nehru comme « les temples de l'Inde moderne »- pour alimenter les centrales hydroélectrique et favoriser l'accès à l'eau des espaces agricoles mais aussi des puits profonds dotés de pompes électrifiées permettant d'intensifier l'agriculture, et enfin la mécanisation. Cette révolution verte touche d'abord les Etats de l'Haryana, du Pendjab ,l' ouest de l'Uttar Pradesh et le delta du Gange en Inde, le Pendjab pakistanais.

- Des politiques publiques pour faciliter les crédits et soutenir les prix des denrées alimentaires

=>En **parallèle**, L'Inde et le Pakistan vont soutenir les prix du riz et du blé (Bangladesh à partir de 2018). Ces politiques visent à assurer la sécurité alimentaire des plus pauvres. Dès 1965, l'Inde a introduit le soutien des prix et un système public de redistribution des denrées alimentaires subventionnées par le système public de distribution, (public distribution système PSD). Le gouvernement s'approvisionne auprès des agriculteurs pour maintenir des stocks tampons et gérer son programme alimentaire public : le PSD garantit une quantité minimale de denrées alimentaires subventionnées à 75 % des habitants en zone rurale et à 50 % des habitants en zone urbaine. Le PSD est transformé en 2013 en Food Security Act avec 820 millions de bénéficiaires. Au Pakistan on parle d'Utility store . => Ici l'habiter est améliorer, le recul de la faim ou de la sous-alimentation permet aux habitants d'être en meilleure santé et de pouvoir travailler la terre.

=>L'Etat facilite aussi des crédits à taux bas pour que les agriculteurs puissent moderniser leur exploitation. Les subventions des intrants, l'achat garanti des semences par l'Etat, une facilitation du crédit sont les compléments essentiels de la révolution verte. Les résultats sont spectaculaires avec une forte progression des rendements : le blé multiplié par 3, le riz multiplié par 2.

La révolution doublement verte vise dans les années 1990-2000 à augmenter les rendements : l'utilisation des OGM avec le coton Bt se généralise mais fragilise les petits agriculteurs qui sont de plus en plus dépendants de l'achat des semences et s'endettent.

- Une amélioration du niveau de vie par le développement de l'élevage laitier en Inde et au Pakistan : des acteurs à différentes échelles

Développé dans l'Etat du Gujarat et ensuite dans l'Inde dans les années 70 puis dans les années 2000 par le Pakistan, la révolution blanche permet le développement de cheptel de vaches laitières et organise la collecte et la distribution de lait à travers un réseau de coopératives laitières dans plus de 700 localités. Ce modèle coopératif naît avec des producteurs de lait du district de Khira qui refusent en 1946 de livrer leur lait à une entreprise laitière qui leur achetait à bas. Souhaitant vendre leur lait à Mumbai, ils bâtissent un système d'approvisionnement constitué de coopératives villageoises collectant le lait des agriculteurs et d'une union qui transforme le lait rassemblé dans le district. En 1965 l'AMUL (Milk union Limited) transforme le lait de 518 sociétés villageoises dans un centre de collecte qui rassemble 110 000 agriculteurs. Le succès local est ensuite répliqué à l'échelle nationale, soutenu par l'Etat par la politique *Operation flood* entre 1970 et 1996 : il s'agit de répondre à la demande en lait des villes, d'accroître la part du prix payé par le consommateur revenant à l'agriculteur, d'accroître la productivité des éleveurs de lait en zone rurale, d'améliorer le revenu des petits producteurs et de faire sortir les animaux laitiers des villes. ***Opération flood* est avant tout une politique de structuration du marché laitier indien qui vise à garantir durablement aux citoyens un accès à des produits laitiers de qualité maîtrisée mais pas forcément à lutter contre la pauvreté rurale.** L'étude d'Hugo Lehoux, Corentin Lucas et Claire Aubron a montré que le développement de l'élevage laitier a été bénéfique pour les exploitations familiales n'ayant pas les moyens de développer l'irrigation, l'élevage d'un cheptel laitier s'est révélé être stable et rémunérateur une augmentation des revenus. Les familles n'ayant pas bénéficié de la réforme

agraire ont pour certaines également développé un élevage laitier et se sont mis à livrer leur lait à la coopérative.

=> **Les modernisations ont permis une sécurité alimentaire mais n'ont pas réduit les inégalités foncières : un complément d'activité est ainsi souvent obligatoire pour les paysans pauvres. Le mode d'habiter dépend de la possession de la terre et/ou de son statut dans la société, basse caste/Dalits/**

2. Des espaces ruraux de plus en plus multifonctionnels où les circulations paysannes se font à différentes échelles

La recherche de complément d'activités se traduit par des mobilités proches ou plus éloignées de son domicile.

a. Des mobilités paysannes intra et transnationales

Les Etats ou provinces où l'agriculture intensive demande de la main d'œuvre comme le Pendjab pakistanais, l'Haryana en Inde ou dans une moindre mesure la plaine du Terai au Népal, deviennent des espaces circulatoires. De nombreux paysans provenant des espaces ruraux plus pauvres, où l'agriculture vivrière est dominante, viennent travailler pendant une saison avant de retourner dans leur village. L'exemple des populations népalaises des montagnes qui travaillent dans la plaine du Terai. Ces migrations provoquent un déséquilibre du sex-ratio, ce sont surtout les hommes qui migrent.

b. Des mobilités pour emplois industriels/artisanaux

L'urbanisation subalterne (M-H Zerah) se développe dans les mondes indiens. Les activités artisanales des villages comme la poterie, les briqueteries, les ateliers de réparation de cycles ou encore des activités de première transformation comme les laiteries ou encore des activités de services comme les épiceries, les écoles, les boutiques d'alimentation subventionnée attirent les paysans pour des emplois saisonniers ou temporaires. Les bourgs deviennent au fur et à mesure des petites villes dynamiques. Les circulations de village en village ou bien vers d'autres plaines comme la plaine du Terai ou vers des petites villes des ouvriers paysans révèlent un dynamisme des mobilités rurales.

La pluri-activité économique des campagnes indiennes rend surtout compte d'activités traditionnelles des castes d'artisans et de services (dont les biens et les services sont produits dans le cadre d'un emploi journalier ou saisonnier qui articule un travail agricole avec celui d'une manufacture à domicile), de filières agro-alimentaires mais aussi d'activités non agricoles pratiquées en ville dans le cadre de mobilités alternantes (Guetat-Bernard, 1994).

c. Le développement des activités touristiques qui modifie l'habiter

Depuis les années 1970, le tourisme international s'est développé dans plusieurs pays d'Asie du Sud. D'abord au Népal dans les années 1970 puis en Inde au Bhoutan au Sri Lanka ou aux Maldives/Le tourisme au Pakistan est dépendant des tensions internes ; Depuis les années 2010 un tourisme domestique se développe et devient majoritaire en Inde. Ce développement crée des emplois

tertiaires dans les campagnes et apporte un complément de revenu comme par exemple dans le **village de Purushwadi**, sur les hauteurs de Mumbai où l'association Grassroutes a lancé ces excursions « intelligentes » en 2009. L'objectif est alors de former des villageois à l'accueil de touristes étrangers ou domestiques, à parler de leur vie quotidienne, et à guider les groupes, pour établir une sorte de liaison. L'objectif est d'impliquer le plus possible les villageois, afin de leur faire bénéficier de vraies retombées économiques : dans ce système, chaque touriste paie l'équivalent de 30 euros pour le week-end, dont 30% revient directement aux villageois. A Purushwadi, les habitants ont augmenté leurs revenus de 30% en 2 ans entre 2009 et 2011, ce qui fait que le village a pu acheter une pompe qui fournit l'eau courante aux habitants et leur évite de descendre jusqu'à la rivière. Ces revenus permettent d'acheter des médicaments, d'économiser. Ces revenus ont aussi permis de freiner la migration de ces paysans vers les villes, ce qui réduit les tensions dans les familles, et leur évite d'aller s'empiler dans les bidonvilles de Bombay, déjà surpeuplés.

Le développement touristique modifie le mode de vie de populations agro-pastorales comme par exemple le groupe ethnolinguistique sherpa vivant principalement dans la vallée du Khumbu proche de l'Everest.³ Cette région est incisée par trois vallées qui drainent les apports en eau et dont la confluence marque la limite sud avec la vallée du Pharak. Le Khumbu est une vallée internationalement connue et reconnue, l'Everest a largement contribué à la mise en lumière de la région. Les trois quarts des 3 500 habitants du Khumbu appartiennent au groupe ethnolinguistique sherpa. Traditionnellement, ils échangeaient le sel, les grains et le bétail entre le Tibet et le Népal participant à l'économie locale. Les commerçants se déplaçaient en marchant sur des sentiers, constituant de véritables réseaux empruntés aussi bien par les caravanes conduites par des éleveurs de yak. **Les yaks-drivers illustrent et traduisent la géographie de cet espace d'échanges et de mobilités.** La fermeture de la frontière tibétaine suite à l'invasion par l'armée chinoise en 1950 entraîne alors une reconfiguration importante de la structure sociale et des pratiques économiques caractéristiques du Khumbu : l'arrivée en masse de réfugiés tibétains et l'effondrement du commerce transhimalayen est non seulement le synonyme de la disparition d'une activité économique complémentaire pour les familles du Khumbu, mais également de tout « un mode de vivre » et un « mode d'habiter le paysage » (Paquet, 2011).

Les liens commerciaux avec l'Inde conduisent les yaks-drivers à effectuer des déplacements de plusieurs mois en dehors du Khumbu. Darjeeling devient un débouché majeur pour trouver du travail. Ce fut notamment le cas à partir du moment où les grandes expéditions pour gravir l'Everest se sont constituées et passaient par le Tibet, car la frontière népalaise était fermée. Beaucoup de Sherpas du Khumbu sont allés à Darjeeling afin de travailler comme porteur pour les expéditions.

Le réseau des itinéraires de transhumance est désormais emprunté par les touristes. L'élevage s'insère aujourd'hui dans d'autres logiques économiques. **Les yaks-drivers servent dorénavant plus au portage des affaires des touristes qu'à des activités commerciales transhimalayennes ;** La

³ Exemple de la vallée du Khumbu Thèse de doctorat *Ornella Puschiasis* <https://cafe-geo.net/de-yak-driver-a-taxi-driver-les-pratiques-de-mobilite-des-sherpa-du-khumbu-nepal-a-new-york/>

fréquentation touristique de la région de l'Everest ne cesse de croître. Le nombre de touristes franchit un cap chaque décennie : d'à peine 80 dans les années 1950, il s'élève à plus de 1 000 dans les années 1970, plus de 10 000 dans les années 1980, plus de 20 000 au début des années 2000, avant d'atteindre les 30 000 en 2010. Cette expansion du tourisme de randonnée et d'expédition dans le Khumbu s'est aussi appuyée sur les réseaux familiaux qui sont activés avec la revalorisation du foncier dans les villages d'étape des chemins de randonnée. De nouveaux pôles d'attraction s'affirment : les flux touristiques participent à une nouvelle lecture de l'espace et certains lieux d'estive sont devenus de véritables stations touristiques. Parallèlement, le nombre d'infrastructures se multiplie permettant une nette amélioration de la capacité d'accueil des touristes : **En quelques années, certaines familles qui dégagent des revenus issus du tourisme ont pu modifier leurs maisons traditionnelles pour accueillir des touristes jusqu'à ce que les premiers *teashop* et les espaces de camping deviennent de véritables hôtels communément appelés lodges.**

Le Khumbu a toujours été un espace ouvert en raison des circulations liées au commerce et à la transhumance, mais cette ouverture s'est récemment élargie à une sphère plus mondiale par le Khumbu, un espace interconnecté et en pleine mutation

les Sherpa sont passés d'une relative autonomie et autosuffisance à un système plus complexe basé sur un ancrage dans les flux de la mondialisation. La circulation des personnes, des connaissances, de l'argent, de la technologie et surtout des idées font du Khumbu une société en mouvement et interconnectée. Les télécommunications, notamment via les réseaux sociaux, facilitent le partage de l'information plus de la moitié des familles se déplacent à Katmandou pour passer l'hiver, il y a dix fois plus de personnes dans le Khumbu au cours de la saison touristique, et environ un quart des familles ont un membre dans un pays étranger, en particulier aux États-Unis.

3. Une transition urbaine en cours qui modifie les espaces ruraux et les modes d'habiter

a. Un continuum urbain rural développé par la transition urbaine

- La transition urbaine est **le passage d'une société majoritairement rurale à une société majoritairement urbaine.**

En Asie du Sud la population urbaine représente 35% de la population totale. Les plus avancés sont le Népal avec 67% de la population, le Bhoutan et les Maldives avec 43 et 42 % , Pakistan 39%, L'Inde 35% Bangladesh 33 et Sri Lanka 20% selon la Banque mondiale en 2024. La transition urbaine se développe dans les espaces ruraux. **En Inde** les villes de moins de 100 000 habitants représentent 90 % du total des sites urbains et abritent plus de 40 % de la population urbaine indienne. **Une forme d'urbanisation in situ**, que l'on peut qualifier **d'urbanisation subalterne**, qui se développe dans un contexte de migration limitée vers les grandes villes. **Marie-Hélène Zérah** évoque dans ses études les campagnes en mutation de Dharuhera en Haryana, les ruelles sans drainage de Satghara au Bihar ou les petits ateliers informels de Kartarpur (Punjab) et de Tiruchengode (Tamil Nadu).

Selon Olivia Aubriot, au Népal, des villages, tout en étant au milieu des champs, se transforment ainsi en une forme d'habitat et un mode de vie de ses résidents qui se rapprochent de ceux de la ville : ce que l'on peut dénommer une **urbanisation de villages**. Cette urbanisation crée un continuum urbain-rural qui incite à remettre en cause les catégories de rural et d'urbain, d'autant plus depuis 2017, date du redécoupage administratif qu'a connu le Népal et qui inclut ces « villages » dans les nouvelles petites municipalités. L'étude de la densification de l'habitat, et de son étalement au détriment des rizières, dans un village du nord du district de Rupandehi révèle que cette **urbanisation villageoise périurbaine s'est accélérée du fait des migrations de travail à l'étranger**. Elle est nourrie par un double phénomène : **des montagnards viennent s'installer en plaine grâce à l'argent des migrations de travail à l'étranger ; des agriculteurs de la plaine se désintéressent de l'agriculture, suite notamment à la migration d'un des membres. Le processus de désagrarianisation** qui en résulte prend toutefois place dans un espace agricole mité où une certaine agriculture persiste.

b. L'exemple du Kérala avec le Desakota

Le continuum urbain rural est particulièrement développé dans l'Etat du Kérala où il prend une forme de Desakota. La notion de **desakota** (littéralement « ville-village ») proposée par Terry G. McGee (1991) vise à caractériser des formes de peuplement propres à l'Asie, qui présentent pour caractéristiques une mixité des activités agricoles et non-agricoles dans des espaces densément peuplés et où la mobilité des populations est localement importante. Développé au départ pour l'Indonésie, le terme de *desakota* correspond aussi à des formes d'habitat et de vie d'autres lieux comme le Kérala au sud de l'Inde. Dans certains cas, le continuum urbain rural brouille davantage les frontières. McGee définit cinq critères pour identifier les *desakotas* :

- une grande partie de la population est, ou a été, engagée dans la seconde moitié du XX^e siècle, dans l'agriculture (principalement la riziculture) ;
- des activités non agricoles variées (commerce, transport et industrie) se développent dans des zones qui étaient auparavant largement agricoles ;
- la participation des femmes dans la production industrielle et les services ;
- l'utilisation des sols est imbriquée de façon complexe (agriculture, industrie, commerce, habitat) ;
- une forte mobilité de la population et des biens vers les grands centres urbains, mais aussi au sein de ces zones.

Au Kérala, si l'on s'en tient à la définition du recensement de 2011, 90 % de la population est urbaine. Mais l'urbanisation est diffuse, avec des densités supérieures à 1 000 h/km² tout le long de la côte et une industrie et des services développés et diffus.

Conclusion de II : Les mutations opérées depuis les années 1960 ont profondément modifié les modes d'habiter : les espaces ruraux sont des espaces circulatoires et participent de l'émergence économique de l'Asie du Sud. Cependant tous les habitants des espaces ruraux ne bénéficient pas des améliorations et les inégalités persistantes provoquent des tensions à toutes les échelles renforcées par des risques naturels de plus en plus nombreux.

III. DES MODES D'HABITER VULNÉRABILISÉS DANS DES ESPACES RURAUX EN CRISE

On assiste à une vulnérabilité croissante des populations des espaces ruraux en Asie du Sud : le réchauffement climatique modifie l'habitabilité, l'insertion dans la mondialisation des échanges et les politiques libérales et nationalistes fragilisent les plus pauvres et accroissent les conflits à toutes les échelles auxquels différents acteurs tentent de faire face.

1. Des risques naturels et anthropiques qui menacent l'habitabilité des espaces ruraux

- Un réchauffement climatique qui touche l'Asie du Sud : des risques naturels

Le réchauffement climatique planétaire, provoqué par l'augmentation des gaz à effet de serre émis par les activités humaines, touche en particulier l'Asie du Sud. Ce réchauffement se traduit par des épisodes extrêmes de plus en plus fréquents : températures de plus 45°C l'été 2025 au Pakistan, une irrégularité de la mousson d'été causant soit des pénuries d'eau soit des inondations. L'augmentation du niveau marin provoque une salinisation des terres, en particulier des terres deltaïques agricoles.

Le réchauffement provoque la fonte des glaciers de l'Himalaya, château d'eau des plaines indo-gangétiques. En accélérant la fonte des glaciers, le réchauffement entraîne en effet la formation et l'expansion des lacs glaciaires en aval. Ceux-ci sont souvent retenus par des moraines instables, constituées de roches et de sédiments laissés par le glacier en retrait, ou par des barrages de glace. Avec l'augmentation des températures, ces moraines deviennent plus fragiles et rendent ces obstacles naturels plus susceptibles de céder et libérer leur contenu sur les vallées en aval. La rupture de verrous glaciaires se traduit par l'engorgement brutal de la vallée en contrebas et ainsi détruit les villages et les activités rurales. Ainsi, dans la nuit du 3 au 4 octobre 2023, un immense morceau de moraine glaciaire s'est effondré dans le lac South Lhonak, générant un tsunami d'environ 20 mètres de haut. Dans son élan, cette vague a érodé le barrage naturel composé de sédiments et de glace qui retenait le lac, une gigantesque vague d'eau et de débris a déferlé le long de la rivière Teesta, dans les États de Sikkim et du Bengale-Occidental en Inde. Cette catastrophe a causé près de 200 morts et disparus, détruit plus de 25 000 habitations et des dizaines d'infrastructures majeures, contraignant des milliers d'habitants à évacuer. Parfois la rupture du verrou glaciaire peut provoquer la rupture d'un barrage hydro-électrique comme celui de la centrale de Rishi Ganga. dans l'Etat de l'Uttarakhand en 2021.

- Des déplacés et réfugiés climatiques nombreux

Les inondations dans la province du Sindh au Pakistan, en 2023, ont entraîné les déplacements de millions de personnes à l'intérieur de l'Etat, détruit les récoltes, les infrastructures de communication, des réseaux hydrauliques. Les populations les plus pauvres sont particulièrement vulnérables, leur espace de vie devant inhabitable pendant une période plus ou moins longue.

Lorsque le déplacement oblige à traverser les frontières d'un Etat, il s'agit alors de migration environnementale : ces migrants ne bénéficient pas du statut de réfugié. Ils deviennent alors des

migrants illégaux si des accords n'existent pas entre les Etats frontaliers. C'est le cas du Bangladesh avec l'Inde.

Les tensions à la frontière sont alors exacerbées. La crise environnementale et l'accentuation des impacts du changement climatique au Bangladesh sont devenues d'importants facteurs de migration transfrontalière dans la région indienne des Sundarbans, où la réduction des terres et la perte des habitats constituent les deux grands problèmes en raison de la hausse du niveau des mers observée depuis quelques années. Les populations côtières migrent constamment d'une île à l'autre à la recherche de nourriture et d'un abri. On observe un flux régulier de migrants bangladais à destination des Sundarbans indiens. Les Bangladais ruraux qui infiltrent la frontière poreuse, ne sont ni reconnus par leur gouvernement comme citoyens bangladais ni reconnus par l'Inde comme «réfugiés climatiques». Les autorités bangladaises ne font rien pour contenir le flux de migrants et ne rapatrient pas sur leur territoire les personnes identifiées comme migrants clandestins. Cette migration forcée hors du Bangladesh est le symbole de l'échec de l'adaptation du pays au changement climatique: à l'heure actuelle, les questions migratoires ne sont pas bien intégrées aux politiques bangladaises relatives à l'environnement, à la gestion des catastrophes et au changement climatique, si bien qu'il n'existe aujourd'hui aucune politique relative aux réfugiés climatiques. Comme la main-d'œuvre en provenance du Bangladesh est bon marché, les partis politiques des États indiens frontaliers encouragent cette infiltration illégale. Toutefois, les préoccupations d'ordre humanitaire sont légion tant du côté de l'Inde que du Bangladesh; le trafic des migrants est une activité florissante qui s'appuie sur des réseaux bien établis des deux côtés de la frontière.⁴

- Les dégradations environnementales qui fragilisent l'habiter

Les pollutions agricoles par les intrants ou encore dans le cas de l'accident technologique de Bhopal en 1984 fragilisent les écosystèmes et les espaces de vie des habitants qui peuvent ainsi provoquer un exode rural.

2. Une modernisation qui fragilise les plus pauvres et bouleverse les modes d'appropriation de l'espace

- La modernisation des Etats et des campagnes passe par le développement de l'irrigation et l'électrification des campagnes.

Les nombreux barrages ont provoqué et provoquent encore des tensions, des conflits d'usage entre les habitants et les autorités. L'exemple des barrages de la vallée de la Narmada, en Inde, permet de comprendre les tensions lorsque les populations, souvent les plus précaires, sont touchées par l'enneigement de la vallée.

D'après une étude détaillée de 54 Grands Barrages réalisée par l'Institut indien d'Administration publique, le nombre de personnes déplacées par un Grand Barrage en Inde serait en moyenne de 44 182. Ainsi plus de 30 millions de personnes ont été déplacées depuis 50 ans. Or ce sont souvent des minorités tribales, des Adivasi, les populations tribales indigènes hors castes, ainsi que les Dalits qui

⁴ Migration illégale dans la région indienne des Sundarbans <https://www.fmreview.org/crises/bose-2-3/>

sont déplacés. L'exemple le plus éloquent est celui du barrage de Sardar Sarovar. La Narmada prend sa source sur le plateau d'Amarkantak, dans le district de Shahdol de l'Etat du Madhya Pradesh, avant de parcourir 1 300 kilomètres d'une magnifique forêt à larges feuilles et de terres cultivées parmi les plus fertiles de l'Inde. 25 millions d'habitants vivent dans cette vallée, liés à la fois à son écosystème et les uns aux autres par un tissu complexe et très ancien d'interdépendance (et, sans doute aussi, d'exploitation).

La Narmada traverse trois Etats : le Madhya Pradesh, le Maharashtra et le Gujarat. Dès 1946, des plans sont élaborés pour barrer le cours du fleuve à Gora dans le Gujarat. En 1961, Nehru posait la première pierre d'un barrage haut de 49,80 mètres, qui ne faisait qu'anticiper sous forme réduite le géant de Sardar Sarovar.

Le Barrage de Sardar Sarovar construit entre 1987 et 2017 sur le fleuve Narmada, dans l'Etat du Gujarat, déplaça 240 000 personnes, pour deux-tiers adivasis. Malgré les dispositions juridiques obligeant l'Etat à dédommager financièrement ou à remplacer les terrains ennoyés par de nouvelles terres agricoles, des milliers de personnes dépossédées n'ont en réalité reçu aucune compensation. Leur mode d'habiter a été transformé et vulnérabilisé.

Cette politique provoque des tensions au sein des populations concernées par l'ennoisement. La politique de dédommagement proposée par le gouvernement dans le cadre du barrage de Polavaram, en Andhra Pradesh, a eu pour effet de diviser les populations affectées par le projet. Seuls les paysans possédant plus de deux hectares ont droit à des indemnités financières, tandis que les autres, essentiellement adivasis, recevront un lopin de terre, souvent peu fertile. Les promesses de « *land for land* » ne garantissent pas que les terres offertes à titre compensatoire seront situées dans des zones réservées, ce qui implique pour les Adivasis déplacés le risque de perdre les avantages liés aux protections légales dont bénéficient leurs territoires. C'est la raison pour laquelle les Adivasis s'opposent au barrage plus que les autres groupes déplacés. Que ce soit dans le secteur agricole ou industriel, le mode de production capitaliste a en outre provoqué une grave crise écologique affectant principalement les Adivasis qui dépendent du milieu naturel pour leur subsistance. Destruction de l'environnement, aliénation foncière et prolétarianisation sont autant de facteurs ayant remis en cause l'autonomie traditionnelle des Adivasis.

- Politiques libérales renforçant les inégalités

L'émergence et les besoins en ressources naturelles ou financières conduisent les Etats à certains choix qui peuvent modifier l'habiter des populations rurales et provoquer des tensions voire des conflits .

L'agriculture d'entreprise soutenue par l'Etat pakistanais a provoqué de nombreuses tensions au sein des populations agricoles : l'accaparement des terres par des Etats étrangers a profondément touché les paysans les plus pauvres. La volonté du président Sri -Lankais en 2022 d'interdire l'usage des intrants a entraîné une grave crise économique et sa destitution. L'intensité des tensions peut augmenter : le mouvement naxalite né dans les années 1969 et luttant pour la mise en place d'une réforme agraire, s'est réactivé dans les années 2000 par le creusement des écarts sociaux et régionaux liés à la libéralisation économique et à une politique prédatrice de mise en valeur de

certaines ressources naturelles. En effet, le mouvement traduit la paupérisation relative et le sentiment d'injustice qui affectent les populations les plus défavorisées : les dalits, les communautés tribales, les femmes, en particulier dans les campagnes où s'exercent de fortes pressions sur les ressources de la part des grandes entreprises indiennes et multinationales.

3. Nécessité d'adapter des politiques publiques et les modes de vie

Maintenir l'habitabilité des espaces ruraux et les modes d'habiter est un défi majeur pour les acteurs à différentes échelles.

- Modifier les pratiques agricoles

Maintenir l'habitabilité des campagnes passe par la modification des pratiques agricoles. De nombreux exemples au Népal, en Inde et au Bhoutan sont révélateurs d'une modification des pratiques agricoles pour lutter contre le réchauffement climatique et les dégradations environnementales. Le développement de l'agroforesterie ou encore d'une agriculture bio pour le coton par exemple se développe en Inde. Des Etats comme le Bhoutan ou le Népal ont démultiplié les parcs nationaux, les réserves naturelles.

Au Népal, les écoles pratiques d'agriculture ouvrent de nouvelles perspectives et contribuent à remettre en état les terres dégradées. Dans la région népalaise de Churia, dont le bassin versant est caractérisé par une forte dégradation des terres que les effets du changement climatique aggravent, Les femmes des communautés apprennent des techniques agricoles plus efficaces et plus respectueuses de l'environnement dans le cadre d'une école pratique d'agriculture de la FAO financée par le Fonds vert pour le climat. L'un des principaux objectifs des enseignements proposés est le renforcement de la résilience des systèmes de production agricole face au changement climatique. Par exemple, afin de réduire les pressions exercées sur les forêts pour obtenir du bois de chauffe et du fourrage, l'école pratique d'agriculture permet de former les paysans à la culture de plantes fourragères et à la plantation d'arbres sur leurs terres, ainsi qu'à la collecte des excréments et de l'urine de leurs animaux, pour obtenir du compost et des engrais liquides. Ces pratiques contribuent à lutter contre le pâturage libre et incontrôlé, ainsi qu'à juguler l'épuisement des sols. Grâce aux activités de remise en état envisagées, on obtiendra une réduction de 11,48 millions de tonnes d'équivalent CO2 au cours des 20 prochaines années.

- Conserver son identité en développant le tourisme les kalashs Pakistan

Pour les tribus autochtones, la conservation de sa culture, de son identité entre dans la défense du mode d'habiter. Aux confins du Pakistan, dans ces montagnes abruptes proches de l'Afghanistan, Bumburet, Rumbur et Birir, trois vallées reculées, verdoyantes et austères, abritent un peuple unique au monde : les Kalash du Chitral, 4 000 personnes, réparties dans une vingtaine de villages et hameaux, formant la plus petite communauté ethnique peuple de pasteurs, sans chef ni gouvernement, qui vénère la nature, relève du miracle tant les périls sont nombreux. Installés au cœur d'une région musulmane très conservatrice, les Kalash perpétuent une culture aux antipodes de l'islam, mêlée d'animisme, de fêtes et de sacrifices d'animaux, de culte des ancêtres et de chamanisme. Toute la vie de la communauté s'ordonne autour de quatre fêtes saisonnières

exubérantes, où les Kalash célèbrent la nature et lui manifestent leur gratitude pour ses ressources abondantes. Le festival d'hiver, le plus important, s'étale sur douze jours pour accueillir la nouvelle année avec festins, beuveries, grivoiseries, danses et sacrifices de chèvres. Les hommes et les femmes se retrouvent autour de plateformes pour danser et chanter, à l'abri des regards. Le village est interdit aux étrangers durant les trois premiers jours. Le tourisme , développé depuis les années 2000, permet à cette communauté de mettre en avant son exception cultuel et de défendre son identité au sein d'un pays musulman.

Conclusion

Les modes d'habiter des populations rurales en Asie du Sud, sont variés et très contrastés en fonction du cadre géographique, des atouts et contraintes naturels qui se superposent aux inégalités selon sa place dans la hiérarchisation des sociétés des mondes indiens et selon le niveau de développement. Les réformes agraires et agricoles des années 19560-1980 et l'ouverture économique à partir des années 1990 ont fait reculer l'extrême pauvreté. L'émergence économique s'est diffusée dans l'espace rural où la multifonctionnalité permet à de nombreux paysans un complément de revenus et le maintien du mode d'habiter pour la famille. Partir pour rester, migrer pour revenir est encore plus d'actualité aujourd'hui. Les dynamiques des circulations rurales s'intègrent dans celles de l'émergence, l'urbanité transforme l'habiter rural. Cependant, les modernisations et la croissance économique n'ont pas aboli les grandes inégalités aux différentes échelles. Les populations rurales demeurent plus pauvres que les populations urbaines et sont plus vulnérables au réchauffement climatique. De nombreux modes d'habiter sont modifiés, vulnérabilisés par le changement climatique ou par des politiques publiques nationales éloignées de la réalité du terrain, des pratiques agricoles et industrielles non durables qui participent de l'inhabitabilité des territoires de vie, en particulier des populations les plus pauvres. Habiter les espaces ruraux est bien au coeur des défis des ODD de l'ONU.

Définitions : espace rural, espaces ruraux :

J. Lévy et M. Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, 2013 : « Espaces dont la faible densité relative de peuplement laisse une large place au champ et à la forêt dans l'utilisation des sols, mais pas nécessairement à l'agriculture dans l'économie comme dans la société. Le rural comprend les villages et petites villes qui en sont des centres des services publics et privés. »

<https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/espace-rural-espaces-ruraux> : Les espaces ruraux sont **des espaces anthropisés, profondément modifiés par les sociétés, sans être pour autant entièrement artificialisés**. Ils se distinguent des espaces dits « naturels », peu anthropisés, et des espaces urbains, dont la majorité des sols ont été artificialisés. Il est difficile de définir les espaces ruraux. Alors que la ville ou la campagne correspondent à des évidences paysagères pour le langage courant (évidences qui ne sont qu'apparentes), les notions d'espaces ruraux et d'espaces urbains témoignent d'une volonté des sciences sociales de s'extraire des intuitions pour définir ces deux catégories d'espace. En réalité, les statistiques ont souvent défini les espaces ruraux en creux, comme le négatif de la ville : sont ruraux tous les espaces qui ne sont pas urbains. Or, la définition de l'urbain étant très variable d'un État à l'autre, il en va nécessairement de même pour la définition en creux de l'espace rural. En outre, les espaces périurbains, selon les approches, sont parfois intégrés aux espaces urbains, parfois considérés comme ruraux, ou bien ils peuvent former une catégorie distincte. [...] Cependant, si la ville est l'association de la **densité** et de la **diversité**, ces deux critères ne sont pas discriminants, car il existe aussi de très fortes densités rurales (en Asie du Sud-Est, dans la région des Grands Lacs africains, dans la plaine indo-gangétique, dans certains espaces périurbains...). Par ailleurs les espaces ruraux sont loin d'être homogènes, ni sur le plan socio-ethnique [...], ni sur le plan professionnel et social (les agriculteurs n'y sont souvent pas ou plus majoritaires, il y a des espaces ruraux pauvres et d'autres riches), ni sur le plan générationnel. La définition des espaces ruraux par leur **fonction nourricière** a pu longtemps être opérationnelle, l'espace rural se caractérisant par la production d'excédent alimentaire, et la ville par sa structure déficitaire. Mais alors que la majorité des ruraux des pays riches travaillent soit en ville, soit dans l'industrie ou les services ruraux, et que beaucoup d'urbains des pays pauvres produisent de la nourriture en ville (jardinage urbain, petit élevage...), cette distinction a perdu du sens. La **multifonctionnalité** des espaces ruraux, caractéristique ancienne (ils n'ont jamais été uniquement agricoles), ne permet pas non plus de les différencier de la ville.

Plus que des catégories d'espaces, l'urbain et le rural relèvent plutôt aujourd'hui de **pratiques spatiales**, ce qui pousse des auteurs à parler plutôt d'**urbanité ou de ruralité, ces notions désignant des rapports à l'espace différents ou des « modes d'habiter »**. [...]

Habiter : « Comme concept, « habiter » a été exploré, notamment, par la philosophie d'Heidegger qui en a fait une activité primordiale, constitutive de l'être humain (habiter = « être au monde »). Il désigne, aux yeux des géographes, le processus de construction des individus et des sociétés par l'espace et de l'espace par l'individu, dans un rapport d'interaction voire un rapport ontologique qui les relie : nous habitons l'espace et c'est pour cela qu'il nous habite. Habiter, c'est faire avec l'espace, s'y adapter ; c'est une forme d'appropriation de l'espace – qui est un espace social (Henri Lefebvre) - qui met en jeu les représentations de cet espace. On peut distinguer des modes d'habiter différents selon les pratiques des individus et des sociétés dans l'espace dans un contexte

d'essor des mobilités et des interconnexions, ce que Mathis Stock (2004) appelle des « sociétés à habitants mobiles ». En effet, l'habiter peut se traduire par beaucoup d'actes, de processus et d'objets différents en impliquant l'ensemble des activités humaines (travail, résidence, loisirs, etc.), l'habitant étant alors un acteur territorial à part entière. Le terme est donc indissociable de la vie en société et de la construction, dans le temps, de ces sociétés, l'Habiter ne peut être restreint à l'espace privé (Lévy et Lussault, 2003, p. 442 ; Lazzarotti, 2013). L'habiter a aussi une dimension multiscalaire. Il peut concerner la grande échelle : de l'espace privé, – l'habitat, le logement, les mobilités à courtes distance et durée – à l'espace public et collectif – le territoire des habitants, la ville par exemple.